

## Introduction<sup>2</sup>

***Définition géographique du Venezuela et de l'Equateur actuels. Historique de la découverte de la Guyane, de La Trinité et de l'embouchure de l'Orénoque en 1498.***

J'appelle Guianne cette partie du continent de l'Amérique méridionale qui est cernée à l'est par la mer Atlantique, au sud par l'Amazone, à l'ouest par la branche orientale de la Cordelière de Quito et au nord par l'Orénoque, ou plutôt par les montagnes de Sainte Foy et de Pamplune, au nouveau royaume de Grenade.

La première découverte de ce país est due à Christophe Colomb. Il était parti de San Lucar, le 4 mai 1498, avec six vaisseaux pour son troisième voyage au nouveau monde ; et il avait pris cette fois sa route plus au sud sur ce que les Indiens de l'isle d'Haïti, qu'il avait nommée Hispaniola ou Petite Espagne, lui avaient dit lors de son second voyage, qu'avant qu'il fut venu dans leur isle, il y était arrivé des hommes noirs qui avoient pour armes des lances dont les bouts étaient d'un très beau métal qu'ils nommoient guany. Ils lui firent mesme présent de plusieurs de ces bouts de lance qu'il porta en Espagne, où on lui trouva que ce métal était composé de dix-huit parties d'or, six d'argent et huit de cuivre. Ce pourrait bien être une fable inventée par ces Indiens qui avaient eu tout le temps de connaître leurs hôtes pour les éloigner de leur país ; et dans cette vue ils pouvaient bien avoir eux-mêmes composé ce métal. Mais Colomb ajouta foi à ce récit et voulut tenter la découverte de la terre d'où ces Noirs avoient pu aborder à l'Espagnol, et il comptait la trouver dans l'océan entre le Cap Verd et l'endroit où l'on a depuis découvert le Brésil. Car il ne put s'imaginer que des embarcations telles que l'on connoissoit aux Noirs d'Afrique eussent jamais pu faire un si long trajet, et il crut que ces Noirs ne pouvoient être venus que de quelques terres beaucoup plus voisines des Antilles. Dans cette idée, il se rendit d'abord aux isles du Cap Verd, d'où il envoya en droiture trois de ses vaisseaux à l'Espagnol et s'avança luy-mesme avec les trois autres jusqu'à cinq degrés de la ligne, suivant son estime. Mais là, craignant de manquer d'eau, il abandonna son entreprise et fit route pour les Isles du Vent. Le trente et un de juillet, sur la minuit, un

---

2 En page de garde, deux citations : « *Emendaturus, si licuisset, eram* », « Je retoucherai ce texte s'il m'était permis » et « *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* », « Il a remporté tous les suffrages celui qui a su mêler l'utile à l'agréable », Horace, *L'art poétique*. Horace (689-746), est un poète latin, ami de Virgile, et protégé de Mécène.

matelo, qui était à la hune cria qu'il voyait terre. L'amiral fit porter aussytôt sur cette terre qu'il nomma la Trinité, soit parce qu'elle luy parut d'abord comme une montagne à trois têtes, soit à cause de sa figure triangulaire qu'il reconnut ensuite, soit enfin, comme d'autres le veulent, qu'il eût fait vœu de donner ce nom à la première terre qu'il découvrirait.

Ce qu'il vit d'abord de cette isle fut la pointe du nord-est qu'il nomma le cap de la Galère, à cause de la ressemblance qu'il luy trouva avec cette sorte de bâtiment. Il longea ensuite la coste du sud jusqu'à l'endroit qu'il appela Punta de la Playa, à cinq lieues<sup>3</sup> de ce cap. Il y mouilla. De là, il vit la terre vers le sud qui ne pouvait être que quelque'une des isles que l'Orénoque forme à son embouchure. Il nomma cette isle, Isla Sancta. Il continua, le deux aoust, à longer la coste de la Trinité et aborda à la pointe occidentale, à laquelle il imposa le nom de Punta de Arena. Il reconnut alors cette isle pour ce qu'elle était ; il mit à terre pour en reconnoître la qualité et les habitants. En débarquant il vit venir à luy un Indien d'assez bonne mine qui portait une espèce de couronne d'or sur la tête. Ils se joignirent et croyant remarquer que l'Indien convoitait une toque de velours cramoisi qu'il portait, il la lui offrit. Le cacique la prit sans façon et lui donna en mesme temps sa couronne en échange. De retour à bord, il vit venir un grand canot où il se trouvait vingt-cinq Indiens tous jeunes, qui lui parurent moins sauvages, moins bazannés et de plus belle taille que les insulaires des Antilles. Ils avoient la tête enveloppée d'une toille de coton ouvragée, une autre toille toutte semblable les couvroit en forme de candale, depuis la ceinture jusqu'aux genoux et ils étoient armés de boucliers, d'arcs et de flèches. L'amiral, pour leur inspirer quelque terreur en cas qu'ils vinssent à mauvais desseins, fit d'abord tirer en l'air quelques coups de mousquet qui les arrêterent tout court. Ils n'étaient pas éloignés : on les entendit parler assez haut entre eux. Ils délibéroient sans doute s'ils devoient avancer ou fuir. On essaya de les attirer, en leur montrant des babioles dont les autres Américains avoient paru faire tant de cas. Mais ils n'en parurent pas plus rassurés. L'amiral s'avisa alors de faire jouer de tous les instruments de musique qu'il avoit à bord, suivant l'usage et le goût des Espagnols, pour les attirer. Mais il parut que ces Indiens prirent au contraire cette symphonie pour un signal de combat et ils commencèrent eux-mêmes à décocher sur le navire quantité de flèches, en se couvrant en mesme temps de leurs boucliers. Les Espagnols leur répondirent par deux coups d'arbalestre qu'ils leur tirèrent seulement pour les intimider. Le canot pour se mettre à couvert alla d'abord se ranger sous la poupe du vaisseau, dont le pilote sautta dedans ; et à l'aide de quelques petits présents et des carresses qu'il leur fit, il fut bien reçu. Ils sembloient l'inviter de venir à terre avec eux, mais ne voulant point le faire sans permission et étant remonté à bord pour la demander à l'amiral, les Indiens crurent qu'il refusait de se rendre à leur invitation et se retirèrent.

---

3 Une lieue équivaut à un peu plus de quatre kilomètres.

Colomb, dans ce mouillage, avait devant lui, au nord quart nord-est, une terre qu'il prit pour une autre isle et qu'il appela Gracia. C'était une partie du continent et de la coste qu'il nomma Paria, peut-être du nom des Indiens qui l'habitoient. Il employa quelques jours à la reconnoître. Le dix, ses chaloupes reconnurent aussy quatre des embouchures de l'Orénoque que les Indiens appeloient Yapari. Ce que ses gens luy dirent de cette rivière et la douceur des eaux de la mer vis-à-vis de ces embouchures ne luy permirent pas de douter qu'il n'eût enfin découvert la terre ferme. Il jugea bien qu'une semblable rivière ne pouvait avoir sa source que fort loin de son embouchure, dans un vaste continent et non dans une isle telle que celles qu'il avait déjà découvertes. Il ne balancea donc point à donner à tout ce país le nom de Terre Ferme qu'il porte encore aujourd'huy. Le 14, il reconnut le Cap de Capa vis-à-vis et à deux lieues de la pointe nord-ouest de la Trinité. Ce sont ces deux caps qui forment du côté du nord l'entrée du golphe de Paria, qu'il appella Boca del Drago, bouche du Dragon, à cause des courants impétueux et des hautes vagues qu'il y trouva. Il se rendit de là le long de la coste à la Margueritte et à Cabagna où l'on peschait des perles en abondance, et il eut lieu de se confirmer dans l'opinion qu'il se trouvoit sur la coste du continent. Il partit de là très satisfait pour se rendre à l'Espagnol d'où il ne manqua pas d'informer la cour d'Espagne de ses nouvelles découvertes.

***Voyage d'Ojeda. Reconnaissance des côtes de la Guyane à deux cents lieues au sud de l'embouchure de l'Orénoque. Description de la côte. Expéditions des Espagnols en 1535.***

Alphonse d'Ojeda, qui avait accompagné Christophe Colomb au second voyage qu'il avait fait à l'Espagnole, se trouvoit alors en Espagne. Encouragé par les ennemis que le mérite et le succès de l'amiral et surtout sa nouvelle découverte lui avoient suscités, il voulut en partager l'honneur et les avantages. Sur la communication qu'il obtint facilement des mémoires de l'amiral, il forma son plan pour l'entière découverte de la Terre Ferme, et sur ce plan qu'il communiqua au ministre il en obtint la permission de découvrir tout ce qu'il pourrait du continent des Indes, c'est ainsi qu'on nommoit alors les terres nouvellement découvertes, qu'on supposoit faire partie des Indes orientales, sous la seule condition qu'Ojeda n'entreprendrait rien sur les terres dont il pourrait trouver les Portugais en possession, ny sur celles qui avaient été découvertes par Colomb dans ses deux premiers voyages. Par là, les nouvelles découvertes de l'amiral réellement les plus importantes, et qui devoient déjà le paroistre, ne lui furent pas mesme réservées. C'était sur elles qu'Ojeda portoit principalement ses vues. Muni de cette permission, il fit ses préparatifs. Jean de La Causa, l'un des plus habiles pilotes de ce temps, pryt party avec luy. Améric Vespucci<sup>4</sup>, riche marchand florentin, s'intéressa pour une somme considérable et voulut être du voyage.

---

4 Amerigo Vespucci (1454-1512) explore les côtes du nouveau monde au cours de plusieurs voyages.

Ojeda partit des ports d'Espagne le 20 may 1499. Ils reconnurent les côtes de la Guyane à quelques deux cents lieues au sud de l'embouchure de l'Orénoque et ils les rangèrent jusqu'à la Bouche du Dragon par où ils débouquèrent dans le Golphe du Mexique, ainsi nommé depuis. Ils continuèrent à côtoyer la terre ferme à l'ouest jusqu'au cap de Lavela d'où ils revinrent à la Margueritte, et sur la coste de Cumana où ils carénèrent leurs vaisseaux ; de là ils firent quelques courses aux isles Caribes, et passant ensuite à l'Espagnole, ils y abordèrent le 5 de septembre de la mesme année et en repartirent au mois de février 1500 pour revenir en Europe.

Ojeda fit un second voyage sur ces côtes. D'autres Espagnols, Rodrigues Bastidas et les Pinçons<sup>5</sup>, parcoururent aussi ces parages, mais tous sans tenter d'y faire aucun établissement. Et il faut convenir que ces côtes n'engageoient point les voyageurs. Le peu de profondeur de la mer, mesme à plusieurs lieues de la terre, les courans impétueux, les rochers et les écueils qui s'offroient à la vue en différents endroits et en faisoient craindre d'autres cachés sous l'eau, des pluies violentes et presque continuelles, pendant neuf ou dix mois de l'année, qui déroboient fréquemment la vue de la terre, point d'autre port que les rivières dont les embouchures ont peu de profondeur, difficiles à distinguer d'un peu loin, embarassées de bancs, point d'apparence d'or ni d'autres métaux précieux chez les naturels, d'ailleurs célèbres pour leur férocité sous le nom de Caribes, ce qui a fait donner par quelques-uns à cette coste le nom de Caribanne, tout cela était bien capable de rebuter ; mais enfin on est venu à bout peu à peu de surmonter toutes ces difficultés, comme nous voisons dans la suite. Abandonnant donc une coste si rebutante, les Espagnols essayèrent de pénétrer dans l'intérieur du país par la Trinité et l'Orénoque. Cependant Diego Deordas, qui tenta le premier cette voye, ne réussit point, et après avoir perdu plusieurs de ses vaisseaux et une grande partie de ses équipages, il fut contraint de renoncer à son entreprise. Herrera qui vint après lui, fut un peu plus heureux. Il pénétra dans le fleuve jusqu'à l'embouchure du Meta ; mais après avoir perdu aussy la plus grande partie de ses vaisseaux et de ses gens de maladie et dans les combats qu'il eut à soutenir contre les naturels, il fut obligé de se retirer de même.

### *Les origines de la légende de l'Eldorado.*

Ce fut à peu près en ce temps-là que les Indiens du nouveau royaume de Grenade, pour éloigner, s'il était possible, les Espagnols de leur pays, inventèrent la fable du Dorado, de son lac de Parime, dont les rivages étoient de sable d'or, et de sa capitale Manoa del Dorado, située sur ce lac, et dont les maisons étaient couvertes de thuilles d'or, et ils réussirent à persuader cette chimère à leurs hôtes. Gonzales Ximenes de Quezada, alors gouverneur de la Nouvelle-Grenade, envoya à la découverte de ce riche país, son gendre

---

5 Martin Alonzo et Vicente Yanez Pinçon accompagnent Christophe Colomb dans son premier voyage en 1492. Vicente reconnaît la rivière des Amazones en 1500.

Barrio, à la tête d'une belle armée ; mais celui-ci, arrivé à l'Orénoque par où son dessein était d'y pénétrer, perdit presque tout son monde et il eut le malheur de périr luy-mesme enfin dans cette entreprise.

***Les Espagnols commencent à s'installer le long de l'Orénoque et de ses affluents.***

Diego Deordas dont nous venons de parler, n'avait pas perdu toute espérance. Il demanda et obtint de l'empereur Charles Quint la permission, exclusivement à tous autres, de découvrir et de conquérir le Dorado. Il fit pour cet effet un armement considérable ; mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à fonder, environ à cinquante lieues de la mer, sur le bras méridional de l'Orénoque, le seul praticable pour les vaisseaux, et pour cette raison appelé Boca de Navio, embouchure des navires, la ville qu'il nomma Saint Thomas de Guyane, qu'il destinait à être la capitale du Dorado, quand il en aurait fait la découverte et la conquête.

***De la Nouvelle-Grenade, les Espagnols descendent le Marañón, puis l'Amazone ; expédition d'Orellana<sup>8</sup> en 1541.***

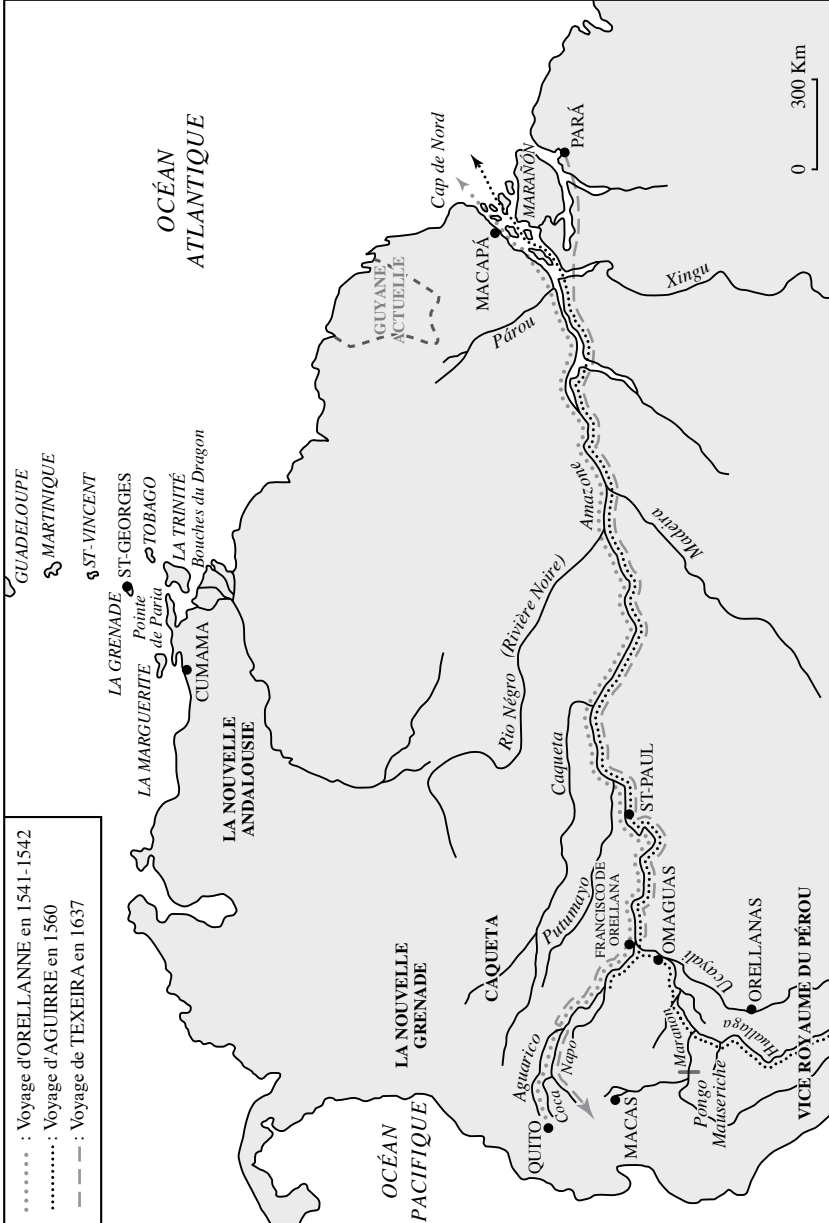
Les Espagnols de la Nouvelle-Grenade ne se désabusèrent pas sitôt de cette brillante chimère qui leur a coûté, dit un écrivain, plus d'hommes et d'argent qu'il n'en auroit fallu pour conquérir des royaumes dans plus de cinquante entreprises différentes dont la relation ferait une histoire curieuse et véritable d'un païs imaginaire. Mais enfin ils se sont bornés à former quelques faibles établissements sur la coste et des missions indiennes dans l'intérieur des terres sur les bords de l'Orénoque et des rivières qui s'y déchargent. Ceux du Pérou tentèrent de mesme à plusieurs reprises de conquérir les parties de la Guyane les plus à leur portée, et le Dorado même, quant la renommée leur eut appris ce qui s'en débitait. Gonzalès Pizarre<sup>9</sup>, gouverneur de la province de Quito, y entra au commencement de l'année 1540, à la tête d'une nombreuse armée, parcourut le païs jusqu'à la Coca, qu'il suivit jusqu'à l'endroit où cette rivière se joint à celle de Napo dont il côtoya les bords jusqu'à son embouchure dans le Marañón, d'où il revint à Quito, le long de la mesme rivière, au commencement de 1542, sans y avoir fait aucun établissement.

Mais Orellana, que Pizarre avait fait son lieutenant et à qui il avait donné le commandement d'une grosse barque chargée de tout son butin avec ordre de prendre les devants et de l'attendre à l'embouchure du Napo, au lieu d'exé-

8 François Orellana suit Pizarre au Pérou et reconnaît le cours de l'Amazone en 1541 depuis le confluent du Napo jusu'à son embouchure. Son nom fut donné dans les premiers temps de la conquête espagnole à l'ensemble du fleuve.

9 Gonzalès Pizarre ( ? – vers 1548), frère de François Pizarre, l'accompagne dans la conquête du Pérou. Gouverneur de Quito, il entreprend une expédition sur la rivière des Amazones.

**VOYAGES À L'INTÉRIEUR DE L'AMAZONIE AUX XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> SIÈCLES**  
**D'après le récit de JF. ARTUR**



cuter cet ordre, l'abandonna en cet endroit et entra dans le Maragnon qu'il entreprit de descendre jusqu'à la mer. Il mit à terre dans sa route chez différentes nations où il fut reçu différemment. Il falut chez quelques-unes livrer des combats pour se procurer des vivres et les autres choses dont il pouvait avoir besoin ; il perdit luy-mesme un œil en quelqu'une de ces occasions. Chez d'autres nations, il fut accueilly [sic], entre autres chez un cacique qui lui donna toutes les connoissances qui pouvoient luy être utiles et de bons avis. Je parle de ce cacique qui l'avertit, dit-on, qu'il alait bientôt entrer dans le païs des amazones, femmes guerrières qui se faisaient redouter de tous leurs voisins à qui elles faisoient continuellement la guerre et dont elles ravageoient les terres.

Le cacique l'avertit de s'en défier et d'être sur ses gardes en traversant leur païs, surtout vers l'embouchure de la rivière où ces amazones avoient leur principale résidence dans des isles que la rivière forme en cet endroit. Tout cela n'est fondé que sur une équivoque. Il faut sçavoir que la partie inférieure du fleuve, à peu près depuis les embouchures de la rivière Noire, du Cuchivara et de la Madère jusqu'à la mer, s'appelle de temps immémorial chez les Indiens de ces quartiers et chez ceux qui entretenoient commerce avec eux, tels que les Galibis de Cayenne et des environs, du nom d'Amazoena, et que l'A final chez toutes ces nations se prononce en E muet. Le cacique dit donc seulement à Orellana, en sa langue qu'il ne devait pas entendre, et par signes, langage toujours fort équivoque, qu'en sortant de ces terres, il alloit bientôt entrer dans Amazoena, beaucoup plus grande, plus orageuse, plus houleuse et plus à redouter que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, surtout en approchant de la mer où elle était dans une agitation continuelle, coulant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre avec beaucoup de rapidité et de violence, principalement dans les canaux qui sont entre les isles qu'elle forme à son embouchure où elle est plus furieuse et plus terrible qu'en tout autre endroit et où elle fait de grands ravages. Il luy désignoit ainsi les effets de la marée et de la Pororoca<sup>8</sup>, adjoutant qu'il devait s'en défier et être sur ses gardes, que sa barque qui luy avait suffit jusqu'alors ne serait pas capable de résister à la violence d'Amazoena dans ces parages, et qu'il lui conseillait de construire, à la première commodité qu'il en aurait, un autre bâtiment plus capable de résister à sa fureur. Orellana, soit qu'il interpréta mal les paroles et les signes de l'Indien, soit dans la vue d'illustrer sa découverte et d'engager plus facilement les Espagnols d'Europe à le suivre à la conquête de ce païs qu'il se proposait de faire, aura inventé la fable des Amazones et, pour l'accréditer, aura pu mesme engager le cacique à en parler comme d'un fait réel à ses compagnons de fortune, en luy suggérant ce que sa mémoire pouvait luy fournir des coutumes et des usages des anciennes amazones d'Europe et d'Asie.

---

8 La barre de l'estuaire de l'Amazone appelée Pororoca est très violente et se fait sentir jusqu'à six cents kilomètres à l'intérieur des terres.

Orellana profita de l'avis de ce cacique ; ayant abordé vers l'embouchure du fleuve chez une nation qui le reçut parfaitement bien, les bonnes dispositions de ces Indiens l'engagèrent à séjourner chez eux une année entière pendant laquelle il eut tout le temps de construire et d'équiper un autre bâtiment et de prendre toutes les informations nécessaires pour continuer seulement son voyage jusqu'à la Trinité soit des naturels du lieu, soit des Galibis qui venoient régulièrement tous les ans commercer dans l'Amazone et dont quelques-uns purent même luy servir de pilote et de guide, les habitations de cette nation s'étendant jusqu'à l'Orénoque et même au-delà. Ainsi Orellana, après avoir traversé les contrées occidentales de la Guianne, parcourut la partie méridionale et toute la côte de ce pays.

De la Trinité, il passa en Espagne où il amusa si agréablement, dit Gomara, l'empereur Charles Quint du récit de ses aventures, et luy fit une description si avantageuse du grand fleuve qu'il avait parcouru, de la beauté et de la fertilité des terres qu'il arrose, que ce prince qui sentit bien de quelle utilité l'Amazone pouvait être à l'Espagne, dont il rapprochait si considérablement le Pérou, luy accorda le gouvernement de tout ce pays avec trois vaisseaux pour en aller prendre possession et y faire les établissements convenables dans les endroits qu'il jugerait à propos. C'était à Orellana à trouver du monde et l'argent nécessaire pour l'armement. Mais les Espagnols ne s'éprirent que faiblement de ces Amazones. Arrivé en Espagne en 1542, il ne se vit en état de partir qu'à la fin de 1549 avec environ cinq cents hommes ; mais, à la hauteur des isles Canaries, un mal contagieux passant d'un des vaisseaux dans les autres luy emporta la plus grande partie de ses gens. Il s'opiniâtra néanmoins à continuer sa route et arriva enfin à l'embouchure de l'Amazone, mais sans discontinuer de perdre du monde, de sorte qu'il fut obligé d'abandonner deux de ses vaisseaux et même ensuite le troisième, pour se réduire à une barque qu'il fit construire dans une des isles de ces parages. Il tenta plusieurs fois en vain de pénétrer dans la rivière avec cette barque. Il falut céder à la fortune qui l'avait abandonné et faire voile pour la Margueritte où il vit mourir, dit-on, jusqu'au dernier des siens et périt enfin luy-même. Gomara assure pourtant qu'il mourut en mer et qu'il ne revit point sa rivière.

### *Les Espagnols du Pérou descendent à leur tour l'Amazone.*

La magnifique chimère du Dorado n'échaufa pas moins les esprits des Espagnols du Pérou que ceux de la Nouvelle-Grenade. Les habitants de Cusco forcèrent leur vice-roy, le marquis de Caqueta, d'envoyer une armée à la découverte et à la conquête des Omaguas, anciens habitants des isles et des bords du Marañón qu'on supposoit sur la route et dans le voisinage du lac de Parime. Le vice-roy mit à la tête de cette entreprise Pedro de Orsua. Cet officier partit de Cusco en 1560 à la tête d'environ huit cents hommes. Il prit sa route au nord dans le dessein de s'embarquer sur le Gullaga. Malheureusement Orsua avait mené sa femme à cette expédition. Son lieutenant Fernand de Guzman et Lopez d'Aguire, son enseigne, conçurent une violente passion pour elle et assassinèrent son mari auprès de Lamas, petit bourg



où ils devoient s'embarquer. Guzman luy succéda dans le commandement et la troupe luy donna mesme le titre de roy qu'il méritoit si peu. Il n'en jouit pas longtemps, ses gens l'ayant tué peu après. D'Aguires le remplaça et continua de descendre le Guallaga et le Marañón.

Arrivé chez les Majorunas sur le bord septentrional de ce fleuve et dans la Guyane, il prit aussy luy-mesme le titre de roy et se fit reconnoître en cette qualité par ces Indiens et par les Espagnols qui le suivoient. Il parut vouloir se fixer en cet endroit. Ils y firent du moins un assez long séjour pour avoir causé dans cette nation un changement considérable. Le commerce qu'ils eurent avec les femmes de cette contrée produisit un grand nombre d'enfants, beaucoup plus blancs que le commun des autres Indiens, avec des barbes bien fournies, contre l'ordinaire de tous ces peuples, qualités qui se sont perpétuées dans leurs descendants qu'on a appelés en conséquence les Barbudos, les Indiens barbus. Le père Magnin, missionnaire dans la province de Maïnas, dont il a fait une relation dont je tire ce fait, ajoute que ces Indiens sont moins traitables que la plupart de ceux qu'on travaille à réduire dans ces contrées, le peu de sang européen qui coule dans leurs veines les rendant plus intelligents, plus hardis et moins dociles. Enfin d'Aguires se détermina à partir, et incapable de fonder un royaume, il entreprit, dit-on, d'en conquérir un tout établi. Il jeta d'abord les yeux sur le Pérou, à en juger par ce que dit l'auteur de la relation de l'Amazone, qu'il tenta de remonter le Napo qui l'auroit mené à Quito ; mais ils n'en purent vaincre le courant, qui est pourtant assez doux ; vraysemblablement une crue de cette rivière l'avait rendue plus rapide qu'elle ne l'est naturellement. Ils furent obligés de renoncer à ce dessein et tournèrent leurs vues sur la Nouvelle-Grenade. Ils prirent le party de descendre l'Amazone jusqu'à la mer, d'où ils pouvoient se rendre à la Trinité où d'Aguires avait de grands biens et une fille qu'il voulait mener avec luy. Il pouvoit encore se flatter d'y grossir sa troupe et de s'y fournir d'armes et de munitions qui pouvoient alors lui manquer. Il se rendit par cette voie à la Margueritte où il mit tout à feu et à sang. Il passa ensuite à Cumana où il exerça les mêmes cruautés, ainsi que dans les provinces voisines et à Sainte-Marthe, par où il entra dans le royaume de Grenade, il se vit bientôt forcé à une bataille dans laquelle il fut entièrement défait. Tous les chemins luy étant fermés, il sentit bien qu'il falloit périr et commença par poignarder sa fille de ses propres mains ; mais il n'eut pas le courage de s'ôter la vie à luy-même. Il fut arrêté et conduit à la Trinité où il fut écartelé, ses maisons rasées, et les places semées de sel comme on le voit encore aujourd'hui, disait le père d'Acunha<sup>9</sup> en 1640.

---

9 Christophe d'Acunha, missionnaire jésuite, explore le bassin de l'Amazone vers 1640. De ce voyage il tire un récit, la *Relation de la rivière des Amazones*.